

## Convergences disciplinaires entre archéologie et ethnohistoire

Jorge Trujillo<sup>1</sup>

Mots-clés : ethnohistoire – migrations – peuples du bassin amazonien

Parmi les sciences consacrées à l'étude des sociétés et cultures humaines du passé, il est probable que les plus proches soient l'archéologie et l'ethnohistoire. Identiques quant à leur objectif, reconstituer le passé de l'humanité, elles diffèrent cependant sur un point crucial qui les éloigne radicalement.

L'archéologie étudie les sociétés sans écriture, c'est-à-dire qu'elle remonte dans les temps préhistoriques de l'humanité. L'ethnohistoire, elle, porte sur les sociétés pleinement insérées dans l'histoire. De cette différence quant à l'objet d'étude émergent leurs méthodes distinctes. Tandis que pour la discipline archéologique, prédominent les méthodes basées sur l'étude de vestiges matériels de culture, l'ethnohistoire, en revanche, s'appuyant sur l'analyse de documents, utilise des éléments culturels intangibles, essentiellement des témoignages écrits.

Cette différence présente certaines particularités car dans le premier cas la reconstitution du passé se fait par un processus complexe, classificatoire et

comparatif, ou du moins c'est là où en est la recherche dans notre milieu. Dans cette démarche, ce qui compte le plus est l'apport scientifique de la géologie et de l'histoire naturelle, cette dernière étant comprise comme l'évolution des espèces végétales et animales qui ont accompagné l'homme depuis environ un million d'années ou qui furent domestiquées par lui il y a quelque dix mille ans.

L'ethnohistoire, au contraire, fait des trouvailles dans le passé récent et en outre dans un contexte de recherches historiques, documentaires et même matérielles qui jettent des lumières concentrées sur un univers tout à fait identifiable. Dans certains cas, il y a même des pistes ethniques et linguistiques suffisantes pour entreprendre des démarches de reconstitution de longues périodes du passé.

Dans le domaine conclusif, les différences sont encore plus manifestes. Par

---

<sup>1</sup> jntrujillo@yahoo.com

conséquent, les discours ont tendance à se mélanger car tandis que l'archéologue fait appel à un passé méthodiquement reconstitué par des phases chronologiques ou des étapes de développement culturel et des aires d'influence géographique, l'ethnohistorien a des résultats plus cohérents du point de vue d'une reconstitution systématique satisfaisante d'une ou de plusieurs sociétés très bien définies en tant qu'unités dans un laps de temps et un site géographique précis.

De ce point de vue, ses conclusions excluent, en principe, tout autre. Sont très rares les cas où l'ethnohistoire s'appuie sur des apports de l'archéologie pour valider ses progrès et vice-versa et peu nombreuses les situations où les apports de l'ethnohistoire permettent de valider les vérités préconisées par l'archéologue.

Afin de tendre un pont entre les deux disciplines, il paraît opportun, premièrement, de remarquer que, au fur et à mesure que l'archéologie a fait une incursion dans des époques correspondant au domaine de l'histoire, elle a augmenté les possibilités de trouver des points de collaboration entre ces deux branches de la science ethnologique.

Une seconde thématique qui joue le rôle de pont de dialogue est définie autour de l'applicabilité de certaines tendances que l'on peut observer chez des ethnies soumises à l'étude ethnohistorique et à des études conduites en pleine rigueur archéologique. De cette façon, des phénomènes linguistiques, sémantiques, migratoires

ou expansifs tels qu'ils sont étudiés par l'ethnohistoire deviennent des sources d'inspiration pour expliquer des énigmes posés par les recherches archéologiques, à condition que soient définis très précisément des domaines de région et d'époque.

À part ce pont, qui pourrait paraître sommaire, les deux disciplines ont évolué à une certaine distance l'une de l'autre, la distance prudente qu'exigent ou recommandent les longs laps de temps qui séparent les sociétés objet de leurs recherches. Ce n'est pas pour autant qu'elles sont arrivées à partager certaines affirmations qui, plus que des vérités prouvées, sont simplement des faits qui, à force d'être répétés, sont consacrés comme des axiomes.

À ce stade, il semble opportun de faire appel à l'illustration de ces assertions par des exemples tirés des recherches régionales amazoniennes, nombreuses déjà. Archéologues et ethnohistoriens se sont habitués à trouver des explications faciles et parfois définitives dans les migrations guarani de l'Est vers l'Ouest. À cette présence réitérée est attribuée l'origine de l'agriculture, de la céramique et des religions ainsi que des vagues de peuplement et, par conséquent, des transformations à grande échelle.

Malgré la popularité de cette explication, il y a très peu de critique accumulée dans les travaux de recherche scientifique à propos de cette assertion. Elle est basée en grande partie et à juste titre sur

les spectaculaires trouvailles effectuées dans l'estuaire de l'Amazone, ainsi que sur une prédominance évidente, passée et actuelle, de la langue guarani.

Selon les résultats de diverses études ethnohistoriques, il y eut en effet plusieurs migrations. L'une d'entre elles, très importante, coïncida avec l'arrivée des expéditions européennes à la côte Atlantique d'Amérique du Sud. Une autre, qui a eu un grand retentissement, a eu lieu vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, dirigée, semble-t-il, par des soldats portugais et espagnols. Une troisième, dont les protagonistes furent les Portugais commandés par Texeira, a eu lieu vers le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Jusque là les données de l'ethnohistoire.

De son côté, l'archéologie a suivi de façon relativement aisée, le long du bassin amazonien, les traces de nombreux vestiges qui ont l'empreinte caractéristique de la culture guarani et qui, par conséquent, apportent des arguments valables à la réflexion qui, pour notre scénario le plus proche, s'est avérée décisive pour expliquer cinq siècles soumis à des reconstitutions archéologiques.

Pour les chercheurs, ce sont des assertions qui ressemblent quelque peu à

des axiomes, bien que les faits exposés par diverses recherches montrent clairement le besoin de les réviser, et ce pour les raisons suivantes :

La biodiversité et l'agro-biodiversité que l'on peut observer dans le segment ouest du bassin amazonien permettent de comprendre leur rôle prépondérant dans la partie basse du bassin. Les influences culturelles tukano zápara et même caraïbe confèrent à ce segment autant de prestige sinon plus que celui du segment guarani ou du tupí. Toutes les langues étaient très répandues chez les populations du bassin à l'arrivée des premières expéditions espagnoles.

Par ailleurs, les routes du commerce visent les espaces extérieurs au bassin comme générateurs de processus non encore bien étudiés. Il faut faire référence à l'espace tropical andin, au bassin de l'Orénoque et même au bassin du Rio de la Plata, comme des épicentres culturels d'une grande projection vers le bassin amazonien. Enfin, des questions relatives à la tribalité en tant que forme dominante de l'organisation politique apparaissent comme des réflexions inachevées dans le panorama, très complexe, du passage de la préhistoire à l'histoire.

## Convergencias disciplinarias entre arqueología y etno-historia

Palabras clave: etno-historia – migraciones – pueblos de la cuenca amazónica

Entre las ciencias dedicadas al estudio de las sociedades y culturas humanas del pasado, es probable que las más cercanas sean la arqueología y la etno-historia. Idénticas en cuanto a su propósito, reconstruir el pasado de la humanidad, difieren no obstante en un punto crucial que las aleja radicalmente.

La arqueología estudia las sociedades ágrafas, es decir, se remonta a los tiempos prehistóricos de la humanidad. No así la etnohistoria que versa sobre aquellas sociedades plenamente inmersas en la historia. De esta diferencia en cuanto al objeto de estudio emergen sus métodos distintos. Para la disciplina arqueológica son preponderantes los métodos basados en el estudio de vestigios de cultura material; no así para la etnohistoria que, sustentada en el análisis documental utiliza elementos de cultura intangibles, principalmente testimonios escritos.

Esta diferencia comporta ciertas particularidades pues en el primer caso la reconstrucción del pasado se hace mediante un complejo proceso clasificatorio y comparativo, o al menos es hasta allí donde ha llegado la investigación en nuestro medio. En este proceso cuenta

más el aporte científico que brinda la geología y la historia natural, entendida esta como la evolución de las especies botánicas y animales que acompañaron al hombre desde hace aproximadamente un millón de años o que fueron domesticadas por él desde hace unos diez mil años.

Por el contrario, la etno-historia efectúa sus hallazgos en el pasado reciente y, además, en un contexto de investigaciones históricas, documentales y aun materiales que arrojan luces concentradas sobre un universo plenamente identificable. En algunos casos, incluso se cuenta con pistas étnicas y lingüísticas que son suficientes para emprender procesos reconstructivos de amplios periodos del pasado.

En el ámbito conclusivo las diferencias son aún más patentes y en consecuencia los discursos tienden a confundirse, pues si bien el arqueólogo apela a un pasado metódicamente reconstruido por fases cronológicas o etapas de desarrollo cultural y áreas de influencia geográfica, el etno-historiador tiene resultados más coherentes desde el punto de vista de una satisfactoria reconstrucción sistemática de una sociedad o varias

sociedades muy bien definidas como unidades en un lapso y un sitio geográfico precisos.

Desde este punto de vista sus conclusiones son, en principio, excluyentes. Son muy pocos los casos en los que la etno-historia se basa en aportes de la arqueología para validar sus avances, y viceversa. Son contadas las situaciones en las que los aportes de la etno-historia permiten validar las verdades postuladas por el arqueólogo.

A fin de tender un puente entre los dos ámbitos disciplinarios, parece oportuno, en primer término, observar que, a medida que la arqueología ha incurrido en épocas que corresponden al dominio de la historia, ha incrementado las potencialidades de encontrar puntos de colaboración entre las dos ramas de la ciencia etnológica.

Una segunda temática que actúa como puente de diálogo se define en torno a la aplicabilidad de ciertas tendencias observables entre etnias sujetas a estudio etno-histórico y a estudios conducidos en pleno rigor arqueológico. De esta manera, fenómenos lingüísticos, semánticos, migratorios o expansivos tal cual son estudiados por la etno-historia se convierten en fuentes inspiradoras para explicar enigmas que plantea la investigación arqueológica, a condición de definir con gran precisión ámbitos regionales y de época.

Aparte de este puente, que puede parecer escueto, las dos disciplinas han

evolucionado a buena distancia la una de la otra, la distancia prudente que exigen o aconsejan los dilatados lapsos que separan a las sociedades objeto de sus indagaciones. No por ello una y otra han llegado a compartir ciertas afirmaciones que más que verdades demostradas son simplemente hechos que por ser repetitivos han sido consagrados como axiomas.

En este punto parece oportuno recurrir a ilustrar estas afirmaciones con algunos ejemplos tomados de las ya numerosas investigaciones regionales amazónicas. Arqueólogos y etno-historiadores se han acostumbrado a encontrar explicaciones fáciles y a veces definitivas en las migraciones guaraníes de dirección este-oeste. Se atribuye a esta reiterada presencia el origen de la agricultura, de la cerámica y de las religiones amén de oleadas de poblamiento y, en consecuencia, transformaciones de gran escala.

A pesar de la popularidad de esta explicación, escasa es la crítica acumulada en los trabajos científicos en torno a esta aseveración. En gran parte y con razón se basa en los espectaculares hallazgos efectuados en el estuario del Amazonas, así como en un evidente predominio, pasado y presente, de la lengua guaraní.

Según los resultados de diversos estudios etno-históricos hubo, en efecto, varias migraciones. Una, de gran magnitud, coincidió con la época del arribo de las expediciones europeas a la costa atlántica suramericana. Otra, muy sonada,

ocurrió hacia finales del siglo XVI, dirigida al parecer por soldados portugueses y españoles. Una tercera la protagonizaron los portugueses al mando de Texeira, hacia comienzos del siglo XVII. Hasta aquí los datos de la etno-historia.

La arqueología por su parte ha rastreado con relativa facilidad numerosos vestigios a lo largo de la cuenca amazónica que llevan el sello inconfundible de la cultura guaraní, los cuales aportan, en consecuencia, argumentos válidos a la reflexión que, para nuestro escenario más cercano, ha resultado decisiva para explicar cinco siglos sujetos a reconstrucciones arqueológicas.

Para los investigadores son asertos que en algo se asemejan a axiomas, aunque los hechos que son expuestos por diversas investigaciones señalan claramente la necesidad de revisarlos. Y esto por las razones siguientes.

La biodiversidad y la agro-biodiversidad observables en el segmento

oeste de la cuenca amazónica permiten comprender su rol preponderante respecto de la parte baja de la cuenca. Las influencias culturales tukano zápara y aun caribe otorgan a este segmento tanto o mayor prestigio que el guaraní o el tupí. Todas fueron lenguas ampliamente extendidas entre las poblaciones de la cuenca al tiempo de la llegada de las primeras expediciones españolas.

Por otra parte, las rutas de comercio apuntan hacia los espacios externos a la cuenca como generadores de procesos todavía no bien estudiados. Hay que referirse al espacio occidental tropical andino, a la cuenca orinocense y aun a la cuenca rioplatense como epicentros culturales de gran proyección hacia la cuenca amazónica. Finalmente, asuntos atinentes a la tribalidad como forma dominante de organización política aparecen como reflexiones inconclusas en el complejo panorama del tránsito de la prehistoria a la historia.